

**Comment l'un a de l'argent pour les bonnes œuvres  
et l'autre n'en a pas.**

Cette fois, je crois que me voilà brouillée tout de bon avec ma nièce Savine.

On m'avait fait hier le récit de la misère d'une malheureuse famille qui habite dans les mansardes de la maison voisine. Le père, un ouvrier, vient de mourir après une longue maladie qui a absorbé toutes les économies du ménage ; la mère et les enfants n'ont plus un sou ; le mobilier allait être vendu pour payer le propriétaire, quand une charitable personne l'a désintéressé, et les voisins s'ingénient à venir en aide à ces malheureux qui n'ont ni feu, ni pain, ni vêtements.

— Bon, me dis-je, je vais raconter cela à Savine ; elle a bon cœur. Je dois justement lui porter aujourd'hui la série de billets qu'elle me prend tous les ans pour la loterie de la Saint-Vincent de Paul.

J'allai donc voir ma nièce, mais, dès que je lui présentai mes billets, elle s'écria :

— Pas cette année, ma tante, je ne le puis ! J'ai subi le matin, au sujet de mes dépenses, une avalanche de reproches de mon mari. Comme si c'est ma faute à moi, si tout est hors de prix ! Il faut bien cependant s'habiller comme tout le monde.

En ce moment on annonce une amie de Savine, une jeune évaporée qui me déplaît fort. Elle entra comme un tourbillon, ne parut point s'apercevoir de ma présence et s'écria :